

CHAPITRE PREMIER

La Neige noire

Peut-être était-ce de la folie de marcher jusqu'au port avec un ciel pareillement chargé de nuages bas, d'autant plus que le vent glacial du nord-ouest, qui avait soufflé ce matin-là, était tombé, laissant un calme mortel s'étendre pesamment sur toute l'île. Si j'avais sollicité le pronostic averti d'un pêcheur du coin, il aurait secoué la tête tristement et m'aurait conseillé de ne pas sortir si je ne voulais pas finir trempé jusqu'aux os ou, à tout le moins, de donner l'ordre à Jean-Jacques d'atteler la calèche pour me protéger un peu du déluge annoncé.

Je savais tout cela, mais je sortis malgré tout. La peinture n'avait pas bien marché, et je sentais que j'étais resté prisonnier du Monde Souterrain tout le matin, cerné par les ombres qui se pressaient en foule pour entendre la musique jouée par mon Orphée. Leur avidité avait fini par rendre oppressant le silence réel qui m'entourait et, par un étrange effet kinesthésique, suffocant. Je sentis que j'avais besoin d'air, de lumière et d'un moment de méditation, tout ce qu'une voiture ne pouvait m'offrir, même lorsque les routes de Mnémosyne étaient plus accueillantes que par cette sombre après-midi d'octobre.

Je n'avais même pas pris mes lourdes bottes, bien que j'eusse changé les pantoufles portées dans mon atelier pour des chaussures bien cirées, comme si je me rendais à une sorte de soirée mondaine où je pouvais rencontrer d'éventuels clients. On ne saurait se montrer trop brillant pour d'éventuels clients, de la tête aux pieds, l'esprit étincelant et les chaussures lustrées qui invitent à la danse. Non que je danse, bien sûr ; mon image perdrait de sa dignité. Mais il faut se montrer à la hauteur et même prêt à enfreindre les règles de la dignité, si on veut garder l'image d'un véritable artiste.

En un sens, j'allais à une soirée mondaine, une sorte de réception. On y trouverait rassemblée une élite très choisie, et la personne en l'honneur de qui elle était organisée ne se doutait pas qu'une réception quelconque l'attendait. Elle avait cependant pour but de lui souhaiter la bienvenue, arrangée à la hâte d'une manière un peu détournée qui ne lui ressemblait pas du tout par Myrica Mavor, mon agent. Elle était aussi l'agent du nouveau venu que l'on attendait et qui arrivait du Mont des Martyrs, dans la capitale, afin de devenir mon plus proche voisin, et – nul doute que ce fût l'espoir de Myrica – mon rival le plus excitant.

Myrica croyait beaucoup aux vertus de la rivalité. Quel rôle avait-elle joué dans l'achat de la maison de feu Monsieur de Toustain pour son client ? Je ne le savais pas exactement. Mais j'étais sûr qu'elle s'en était mêlée. Peut-être avait-elle passé des années à essayer de persuader Charles Parenot de déménager sur l'île. Ce n'était pas la première fois qu'elle pressait l'un de ses clients de le faire. Elle avait finalement trouvé le moyen de vaincre sa résistance en lui promettant qu'il serait à proximité du plus grand artiste de la province.

D'un autre côté, pensai-je, peut-être que non. S'il ne s'était pas laissé séduire par la perspective de rejoindre une communauté choisie, dédiée aux principes esthétiques les plus élevés, dont j'étais le centre mystérieux, d'après le boniment que lui avait certainement servi Myrica, il y avait peu de chances que le simple fait d'acquérir un logement à un jet de pierre de la fabrique personnelle de mon génie ait fait pencher la balance.

Et d'ailleurs, ce n'est pas vraiment à un jet de pierre, remarquai-je en passant près de ce qui avait été la maison de Toustain, sur la route qui formait la crête du promontoire, et en me retournant pour jeter un coup d'œil à la mienne. Même avec une fronde, un homme qui n'a jamais péché ne serait pas capable de

jeter une pierre¹ aussi loin. Un géant avec un arc médiéval aurait pu atteindre le toit d'une flèche, mais même avec un fusil moderne...

Je mis un terme à ces pensées. Je commençais à raisonner comme Myrica, en termes d'inimitié et de rivalité. Et je ne le voulais pas. L'idée d'apercevoir un autre peintre depuis la fenêtre de ma salle à manger ne me séduisait pas vraiment. Mais il n'y avait pas la moindre raison de supposer que Charles Parenot ne fût pas le plus aimable des voisins, et même un ami.

La maison de Toustain, ainsi que je continuais à l'appeler en pensée – il me faudrait sans doute du temps pour me faire à l'idée de « la maison de Parenot » – était sinistre à cette heure, avec son extérieur délabré. Si elle était en bon état à l'intérieur, je n'en avais aucune idée, n'ayant jamais franchi son seuil, mais je soupçonnais qu'il n'en était rien. De façon surprenante pour un homme de son apparente qualité, Toustain n'avait jamais eu qu'une domestique, une vieille bique morte six mois avant lui, à l'aspect tellement repoussant qu'on ne pouvait raisonnablement attribuer le fait qu'il ne lui avait pas survécu longtemps, au chagrin d'avoir perdu une maîtresse secrète. Plus vraisemblablement, il s'était lui-même empoisonné en se faisant la cuisine.

Normalement, en dépit ou à cause du fait que je passais devant la maison de Toustain chaque fois que j'allais en ville ou que j'en revenais, je ne lui avais jamais accordé le moindre regard, et encore moins jaugée d'un œil professionnel. Mais cette fois, je tournai la tête pour l'étudier de façon quasi clinique, cherchant l'adjectif exact qui la résume.

Lugubre, pensai-je, et pas seulement à cause du ciel qui est tellement bas et plombé, ou parce que je sais qu'un homme en est sorti dans un cercueil il n'y a pas longtemps – un cercueil qui n'a pas été accompagné d'un seul individu pour le pleurer au cimetière, pas même le chien errant de la tradition.

Je ne me sentais pas le moindre remords de conscience. Il n'y avait aucune raison pour moi de sombrer dans le chagrin uniquement parce que Toustain m'avait laissé un petit héritage symbolique, qui n'avait pas grande valeur, sur le plan commercial ou esthétique.

En tout cas, pensai-je, son apparence lugubre lui va parfaitement bien. Monsieur de Toustain a toujours eu l'air d'un sombre et lugubre sire, et même quand les fenêtres de sa demeure étaient éclairées par la lumière vacillante des bougies, l'édifice était imprégné de sa personnalité et n'irradiait jamais la moindre chaleur notable.

La maison était isolée par une lande nue qui s'étendait sur plus de deux cents pas. Aucun arbre ne poussait sur ce promontoire, sans doute à cause du sel des embruns qui rendait le sol stérile, ne laissant pousser qu'une herbe sèche et de la bruyère. Mais il n'y avait aucune autre habitation plus proche de la mienne. Un jour, il y avait eu deux petites maisons de pêcheurs dans un creux abrité à l'extrémité de la pointe de terre, où une petite crique permettait aux bateaux d'accoster sans risque. Mais elles étaient abandonnées depuis longtemps, je ne savais même plus depuis combien d'années. Non pas qu'il n'y eût plus de poisson à prendre, mais l'économie de l'île avait renoncé à sa tentative d'autarcie, bien timide, pour le profit nettement plus intéressant qu'elle tirait des services aux visiteurs estivaux, grâce auxquels elle était mystérieusement devenue à la mode. La colonie d'artistes qui s'était installée en marge du continent, ce qu'on pouvait comprendre en termes de géographie psychique, se trouvait là depuis longtemps, déjà. Mais il fallut attendre que les aristocrates commencent à passer leurs « vacances » à cet endroit – vacances de quoi, je me le demandais parfois, puisque, par définition, ils ne travaillaient pas – pour que l'industrie des services prenne réellement son essor.

Ainsi le solitaire Monsieur de Toustain avait-il été mon plus proche voisin pendant les seize années qui suivirent son arrivée sur l'île. Et durant ce temps, il avait été le voisin idéal pour un artiste comme moi – c'est-à-dire qu'il vivait complètement replié sur lui-même. Chaque fois que nos chemins s'étaient croisés, comme ils ne pouvaient manquer de le faire, parfois, puisque je devais passer devant sa maison pour aller en ville, nous nous étions salués très courtoisement, et nous avions même échangé quelques banalités sur le temps. Mais il était taciturne aussi bien que poli, et il n'y eut jamais de mots entre nous, pas plus que d'effort véritable pour communiquer de manière significative.

¹ Allusion à la parole de Jésus refusant de condamner la femme adultère : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. » (ndt)

Apparemment, il appréciait ce quasi mutisme autant que moi. Sinon, pourquoi aurait-il introduit une clause dans son testament pour me léguer ses livres ?

Non qu'il possédât une vaste ou précieuse collection, mais quelques-uns de ses livres contenaient d'intéressantes gravures – c'était probablement la raison pour laquelle il avait pensé les laisser à un peintre. Mais c'était tout de même une intention délicate, de la part d'un homme qui n'était pas habitué à de pareils gestes, et je devais vraiment lui en être reconnaissant un tant soit peu.

Selon son notaire, Maître Guillot, qui m'avait annoncé la bonne nouvelle avec un plaisir curieusement plein d'onctuosité, et qui avait supervisé le transfert des trois caisses de livres d'une maison à l'autre avec toute la solennité nécessaire, c'était le seul legs personnel qu'eût fait Toustain. Tous ses autres biens terrestres avaient été laissés au Conseil de l'Île pour être vendus au profit des pauvres et des nécessiteux. Les livres n'auraient pas fait une grande différence pour les pauvres et les nécessiteux – s'ils recevaient quoi que ce soit, une fois que les membres du Conseil auraient plongé leurs doigts avides dans ce qui resterait après que le commissaire-priseur aurait prélevé son dû. Ainsi, je ne vis aucune raison de me sentir coupable en gardant ces livres, même s'ils étaient encore emballés dans leurs caisses d'origine, parce que je ne m'étais pas encore senti capable d'affronter la tâche herculéenne de ranger mes étagères surchargées avec suffisamment d'ingéniosité pour leur faire de la place.

Peu après que j'eus tourné à gauche en direction de la corniche, la neige se mit à tomber. Au début, je fus étonné que ce soit de la neige et non de la pluie. Un ancien pêcheur ou le vieux Nicodemus Rham auraient peut-être dit le contraire, mais à mon avis, Mnémosyne n'avait jamais vu de neige en octobre de mémoire de vivant. Je l'avais connue deux ou trois fois à la fin de novembre, mais son arrivée maintenant battait ce record de plus de quatre semaines.

À la surprise succéda un certain soulagement. La neige était relativement légère, et elle fondait aussitôt qu'elle touchait le sol, qui n'était pas encore assez gelé ; elle ne donnait pas l'impression de pouvoir former une vraie couche avant que je sois installé, bien en sécurité, à *L'Elfe*. Certes, la neige fondue rendait mes vêtements humides autant que la route. Mais elle semblait, du moins au début, ne pas beaucoup les mouiller, bien moins gênante que lorsqu'on se retrouve brusquement trempé sous un déluge. Les flocons tombaient par paquets, mais ils ne dansaient pas, ils ne tourbillonnaient pas comme la neige fait toujours quand l'air est agité. Leur chute était verticale, parallèle, dans une discipline toute militaire donnant l'impression qu'ils obéissaient à un dessein précis.

Les blancs flocons de neige rendaient aussi l'atmosphère un peu moins oppressante, non pas tant à cause du ciel vraiment très gris que parce que l'air lui-même était altéré. Il avait pris une légère odeur désagréable, curieusement indéfinissable, avec des relents de soufre.

Étant donné que j'avais passé la matinée à peindre une scène située dans le sombre Monde Souterrain, la faible lumière et l'atmosphère oppressante ne m'avaient pas frappé comme elles l'auraient fait si j'avais entrepris un portrait rayonnant de joie. Elles pouvaient même donner l'impression de renforcer l'effet que je tâchais d'obtenir. Mais la dernière chose que je souhaitais pour l'île était qu'elle devienne une scène du Monde Souterrain, dans ses efforts pour m'inspirer une plus claire vision du royaume mythique d'Hadès. Mon anthropomorphisme aurait dépassé les limites du ridicule et aurait durement éprouvé les autres résidents.

Je marchais déjà délibérément à grandes enjambées. Aussi ne pouvais-je hâter ma marche qu'en prenant la course, ce que je n'avais pas l'intention de faire, encore moins que de danser. Je me contentai donc d'avancer prudemment, escomptant ne pas avoir trop pauvre mine quand j'atteindrais *L'Elfe*. Vingt minutes devant un bon feu ronflant, en me retournant à propos de temps en temps, me redonnerait la confortable sensation d'être au sec, même si je n'étais pas au mieux de moi-même.

Je ne réalisais pas vraiment à quel point je serais loin d'être à mon avantage jusqu'à ce que j'atteigne les abords de la ville et que je me serve de ma main droite pour enlever les flocons accumulés sur mon manteau. Machinalement, lorsque j'eus nettoyé toute la surface de tissu que ma main pouvait atteindre, tandis que mes doigts commençaient à s'engourdir de froid, j'abaissai le regard sur elle, hésitant à prendre un mouchoir dans ma poche pour l'essuyer.

La main était sale.

Je suis un homme soigneux et je savais pertinemment que mes mains étaient parfaitement propres au moment où j'étais sorti, et que mon manteau avait été brossé avec grand soin – non par moi, certes, mais brossé néanmoins, et Jean-Jacques était soigneux comme seul, pouvait l'être le plus fier des valets de chambre. Je ne pus, par conséquent, m'empêcher de brusquement soupçonner, sinon de conclure – beaucoup auraient jugé trop absurde de simplement l'envisager – que la neige, en fondant, avait sali ma main en même temps qu'elle la mouillait.

Absurde ou non, c'était une hypothèse facile à vérifier. J'examinai ma main gauche qui était propre, puis l'étendis, la paume vers le ciel, pour attraper quelques paquets de flocons qui voltigeaient. Ensuite j'approchai la main de mes yeux et je regardai fondre les flocons.

Chaque paquet, tandis qu'il se transformait en eau, laissait sur la peau un nuage de points noirs, minuscules mais incontestables, qui ressemblaient exactement à des particules de suie.

« De la neige noire ! » m'exclamai-je tout haut.

J'exagérais : les flocons qui tombaient toujours autour de moi me semblaient parfaitement blancs et ne différaient en rien de la neige que j'avais vue tomber des centaines de fois déjà sur Mnémosyne, mais jamais en octobre. Cette fois, cependant, *c'était* différent ; cette fois, le cœur des flocons blancs était noir, et les expressions bien connues « blanc comme neige » et « aussi pur que la neige immaculée » avaient soudainement pris une ambiguïté délicieusement ironique.

Le vieux proverbe est vrai, alors, pensai-je. Il y a vraiment toujours quelque chose de nouveau sous le soleil. Ou, du moins, sous les nuages.

Je levai les yeux en ajoutant cette précision. Un nuage épais cachait encore tout le ciel, aussi morne, monotone et déprimant que le pavage en pierre de l'ancien temple de Minerve – la seule divinité dont je regrettais parfois l'abandon dans les derniers siècles. Aucun mouvement n'était visible dans les nuages, en l'absence de tout effet de contraste. Mais j'eus la sensation étrange, sans doute due à quelque mystérieuse particularité morale plus qu'à mon œil de peintre, que les nuées s'agitaient néanmoins, que le vent qui était tombé au ras de terre soufflait peut-être encore, paresseusement sinon violemment, dans les hauteurs de l'air que seuls, peuvent atteindre les faucons et les humains dans les nacelles de leurs ballons.

Mon anthropomorphisme sembla vraiment atteindre son comble en percevant dans les éléments un écho ironique à mon œuvre. Mais je savais à quel point il était ridiculement présomptueux de penser que le climat de toute une région, qui abritait des dizaines de milliers de gens, pouvait changer simplement pour refléter les préoccupations artistiques d'un seul homme, même si c'était un génie. J'avais de l'orgueil, certes, dans les limites modestes qui convenaient à mon talent et à mon image, mais pas le genre d'orgueil qui mène à la folie. Le fait que ce temps maussade soit arrivé, hors de saison, alors que je cherchais à représenter la tristesse la plus profonde en imaginant le royaume d'Hadès, ne pouvait être qu'une coïncidence, une petite ironie du sort.

Quoi que ce soit qui ait apporté cette neige, il est sûr que ce n'est pas quelque chose de pur, rajoutai-je, poursuivant le cours de mes pensées.

Mais je m'arrêtai là, de peur de devenir un Romain fanatique et de commencer à voir des présages. Nous sommes censés vivre à un âge des Lumières, et même, d'après ce qu'affirment certains savants, une ère post-Lumières, pour laquelle la connaissance rationnelle va tellement de soi que plus personne n'éprouve le besoin de s'en vanter, et semblerait rétrograde s'il le faisait. C'est bien sûr davantage la vision des gens de la capitale que celle des habitants de Mnémosyne, où la superstition guide encore beaucoup d'esprits indifférents à l'art. Mais la capitale donne le ton et les intellectuels de Mnémosyne n'aiment pas avoir l'air moins éclairés que les vaillants capitaines et les pilotes de Lutèce.

Naturellement, n'ayant jamais donné dans la fausse modestie, je me faisais fier d'être le plus éclairé de tous, en conséquence de quoi je ne pouvais me permettre de considérer un phénomène naturel comme un présage au sens propre.

D'un autre côté, pourtant, *de la neige noire !* Si ce phénomène ne pouvait être qualifié de présage, qu'est-ce qui le serait ?

Une fois de plus, je dus me rappeler que la neige paraissait toujours blanche. Sa noirceur n'était pas du tout évidente tandis que les flocons tombaient toujours. Mais cela ne changeait pas grand-chose au fait

qu'on puisse la prendre pour un signe quand on avait l'habitude d'en voir partout. C'était même tout le contraire.

Présage ou non, la circonstance semblait tellement extraordinaire que j'en oubliai totalement que j'avais décidé de marcher jusqu'à *L'Elfe* afin de me ménager un moment de méditation qui me permettrait de faire le point sur ma situation. Une situation qui semblait sur le point de devenir quelque peu embarrassante. Il était trop tôt pour craindre de faillir à ma tâche, mais les choses n'avançaient pas aussi facilement que je l'aurais espéré. Car j'avais vraiment ressenti un espoir lorsque, manquant inhabituellement de commandes pour des portraits et sentant un murmure d'ennui sourdre des profondeurs de mon cerveau, j'avais accepté, sur l'insistance de Myrica, la proposition du Marquis de Mesmay de peindre un triptyque illustrant les aventures du légendaire Orphée.

Précisément parce que je n'avais jamais rien fait de semblable auparavant, je l'avais vu comme un défi excitant et je n'avais pas hésité, lorsque le Marquis et moi avions scellé mon engagement par un serrement de mains, à le relever avec héroïsme et à l'affronter avec panache. La pensée que je pouvais ne pas être à la hauteur ne m'était jamais venue à l'esprit.

Maintenant... eh bien, sans lui permettre vraiment de pénétrer dans mon esprit, le soupçon s'emparait sournoisement de moi, s'insinuant par une fissure insoupçonnée dans le mur de ma confiance soi-disant indestructible.

L'idée même qu'Axel Rathenius avait pu accepter un travail de peintre qui excédait ses capacités artistiques était, bien sûr, aussi impensable que... eh bien, aussi impensable que de la neige noire... mais pourtant...

Il n'en demeurait pas moins que j'étais sorti marcher jusqu'à *L'Elfe* sous un ciel si sombre que n'importe quel enfant ou crétin aurait compris que *quelque chose* allait me tomber dessus avant que j'arrive à destination, même si seul, un fou aurait pu prétendre faire une prédiction exacte. J'avais voulu prendre le temps de méditer sur mes difficultés à peindre le Monde Souterrain, et je ne le faisais pas. En réalité, j'avais l'air de tout faire plutôt que cela, me laissant distraire par le legs de Toustain, l'aspect sinistre de son ancienne demeure, et les excentricités du temps. Clairement, j'étais de mauvaise humeur, pas vraiment dans mon assiette. Je devais me secouer, me ressaisir... et surtout, arrêter de penser avec des clichés.

En attendant, toutefois, je me servis du dos de ma main gauche pour enlever la neige sale de ma manche droite, que ma main droite ne pouvait évidemment pas atteindre.

Ensuite, je pris très précautionneusement dans ma poche un mouchoir avec lequel m'essuyer les deux mains.

Évidemment, je salis mon mouchoir. Il y a des situations dont un homme soigneux ne peut tout simplement pas se tirer indemne.

Heureusement, j'avais atteint *L'Elfe*. Avant de monter l'escalier, je me rendis au bar pour demander une serviette et une brosse à vêtements à la femme du patron, Madame Auger, qui était toujours à son poste derrière le comptoir. Tandis qu'elle allait les chercher, je saluai de la tête le vieux Nicodemus Rham, qui était assis dans un coin avec un verre de vin rouge. Il y avait une demi-douzaine d'autres hommes dans la salle que je connaissais de vue, mais aucun que je doive saluer. Aucun ne se souciait de la météo, sans doute parce qu'aucun d'entre eux ne s'était encore rendu compte qu'il neigeait, et encore moins que la neige était souillée. Mes vêtements, bien sûr, étaient uniformément noirs ; ils ne montraient pas de trace de neige parce qu'elle avait fondu, et l'on ne voyait pas la suie qu'elle avait déposée, parce qu'elle était de la même couleur.

Je m'arrangeai du mieux que je pus avant de me rendre à l'étage supérieur, où je savais que le petit comité d'accueil rassemblé par Myrica se tiendrait près de la baie vitrée, dans le coin le plus éloigné, afin d'être près de la cheminée, et je demandai à la patronne de m'envoyer la serveuse avec un grog. Ses yeux exprimèrent une surprise que sa bouche n'osa pas formuler.

— Il fait froid dehors, expliquai-je. Nous allons avoir un rude hiver, semble-t-il.

Madame Auger hocha la tête d'un air entendu. Un hiver rigoureux ne serait pas mauvais pour les affaires, étant donné qu'un bon feu brûlait toujours à *L'Elfe* – deux, si la salle du haut était ouverte. Et lorsque les nuits devenaient deux fois plus longues que les jours, le petit peuple de Mnémosyne venait

toujours se retrouver pour entendre des contes autour du feu, comme si l'Ère des Lumières ne concernait que les histoires de haute tenue qu'on pouvait entendre dans les meilleures maisons.

Les pêcheurs, les dockers et les domestiques qui formaient la clientèle habituelle du bar avaient coutume de parler du premier étage comme du « palais d'été », comme si la seule présence d'aristocrates lutéciens occasionnels avait le pouvoir de transformer en palais un plancher nu et des murs pauvrement tapissés, et de réduire une population d'artistes au rang de simples bouffons de cour. Étant donné que le seul visiteur régulier de l'été à posséder un réel pouvoir politique, le redoutable Duc de Dellacrusca, n'avait jamais mis les pieds à *L'Elfe*, cette appellation semblait plus chimérique qu'appropriée.